Sciences humaines et athéisme d'Etat.Etudier le fait religieux dans l'Albanie communiste

Mickaël Wilmart

▶ **To cite this version:**

Mickaël Wilmart. Sciences humaines et athéisme d'Etat.Etudier le fait religieux dans l'Albanie communiste. " Sciences humaines et athéisme d'Etat. Etudier le fait religieux dans l'Albanie communiste ", communication au colloque "Sciences Humaines et religion(s), 16e-20e s.", Paris, EHESS, 21-23 septembre 2005., Dec 2006, Paris, France. halshs-00120313v1

HAL Id: halshs-00120313
https://shs.hal.science/halshs-00120313v1

Submitted on 14 Dec 2006 (v1), last revised 18 Dec 2006 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Article à paraître dans les actes du colloque “Sciences Humaines et religion”, EHESS, 21-23 septembre 2005

Sciences humaines et athéisme d’Etat.
Etudier le fait religieux dans l’Albanie communiste

Mickaël WILMART

(CARE-EHESS)

La recherche scientifique dans un pays communiste se met au service du Parti et, dans le cas des sciences sociales, élabore une vision et une critique de la société dans une optique marxiste-léniniste. De faits réels, il est fait une analyse et une interprétation dans la ligne idéologique en place et la politique elle-même s’appuie sur ces résultats idéologiquement corrects. Le système de pensée officiel se ferme alors rapidement sur lui-même. Le Parti impose sa ligne politique aux chercheurs en sciences sociales et ceux-ci, analysant la société selon l’idéologie du Parti, viennent influencer ou renforcer la politique du Parti-Etat. C’est là en fait toute la complexité de l’étude des sciences sociales dans un régime totalitaire. La recherche n’a pas qu’un rapport de soumission avec l’Etat-Parti. Au contraire, elle rentre au service de sa politique non seulement pour la justifier mais pour aussi pour l’optimiser, la guider pour la rendre plus efficace.

Ce n’est pas pour rien si, dès ses premières années, le gouvernement communiste albanais, formé au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, instaure des institutions favorisant les sciences humaines et sociales. Issues de l’Institut des Sciences fondé en 1947, les sections d’histoire, de philologie et d’ethnographie se regroupent en 1955 dans l’Institut d’Histoire et de Linguistique, incorporé à l’Université de Tirana en 1957 [Ducellier, 1967 : 127], tandis que le congrès du Parti du Travail (PPSH) de 1948 décide également de développer les études sur le folklore et fonde le Centre de Recherches Folkloriques. Le Comité Central du PPSH planifie les programmes de recherches et les discours d’Enver Hoxha, secrétaire général du PPSH, posent régulièrement les axes à développer. Les liens entre pouvoir et programmes scientifiques sont si étroits qu’en 1973, lors de l’inauguration de l’Académie des Sciences de la République Populaire d’Albanie, le Comité Central du PPSH rappelle aux académiciens que leur activité « est une sphère trop importante de l’activité étatique, qui ne se développe pas spontanément, mais qui se soumet à un plan d’après les intérêts de l’Etat, de la société, de la science elle-même » [Kapo, 1973 : 9]. Aussi, pendant la période communiste, les sciences humaines en Albanie s'orientent-elles suivant trois axes : une historiographie marxiste

"classique" visant à montrer la progression du peuple albanais vers sa libération ; une recherche intense sur les traditions albanaises afin d’appuyer la future société communiste sur les traditions solides du peuple épurées et soumises à la critique marxiste-léniniste ; enfin les recherches historiques, archéologiques, linguistiques et ethnographiques sont mises à contribution pour prouver la continuité entre Illyriens de l’Antiquité et Albanais actuels, et par conséquent l’autochtonie du peuple albanais dans les Balkans. Le soutien et le contrôle étroit de la recherche en sciences sociales par l’Etat communiste répondent à deux objectifs : d’une part renforcer sa légitimité par une lecture marxiste de l’histoire albanaise et d’autre part renforcer l’identité nationale d’un Etat-Nation encore jeune (indépendant depuis 1912). Le problème de la religion dans l’Albanie d’après guerre ne peut être compris qu’à travers cette double lecture de la société albanaise : marxiste-léniniste et nationaliste. Comme dans tous les pays du bloc de l’Est, les communistes albanais ont pratiqué la propagande en faveur de l’athéisme et ont lutté contre les différents clergés. Toutefois, le régime d’Enver Hoxha est allé jusqu’à l’interdiction totale de la religion. La fermeture de tous les lieux de culte en 1967 marque le passage d’un athéisme militant à ce qu’on peut appeler un athéisme d’Etat dont le statut est renforcé par la constitution de 1976. Plus qu’une application aveugle de l’idéologie et qu’une influence de la révolution culturelle chinoise, cette interdiction est la solution proposé par le gouvernement d’Enver Hoxha au problème soulevé par la plupart des artisans de l’indépendance : établir l’unité nationale malgré la présence de trois communautés religieuses – musulmane (sunnites et bektachis), orthodoxe et catholique – à l’identité forte.

Tout comme la chronologie évènementielle de la lutte contre la religion, celle des publications montre bien qu’il y a des évolutions dans les possibilités et les productions du discours politique et scientifique sur le fait religieux. Les deux premières décennies ont été marquées par la traduction d’auteurs soviétiques connus pour leur engagement athéiste et donc les écrits mêlent théorie marxiste, propagande antireligieuse et évolutionnisme. C’est à partir de 1964 (soit trois ans après la rupture albano-soviétique) que s’organise une véritable politique albanaise de publications sur l’athéisme, parmi lesquelles celles de celui qu’il faut considérer comme le principal idéologue de l’athéisme en Albanie, Hulusi Hako. En fait, jusqu’en 1967, les rares études qui touchent au fait religieux – essentiellement en histoire de l’art – sont menées sans réelle allusion idéologique. A partir de 1967, discours scientifiques et politiques se mélangent, la moindre publication est sujette à un contrôle idéologique très fort.

C’est sur la période 1967-1991 que se concentre cet article pour tenter à la fois de saisir l’approche de la religion par les scientifiques après l’instauration d’un athéisme d’Etat et de comprendre le rôle de justification et d’appui à l’athéisation du pays qu’on pu jouer les sciences sociales en Albanie. L’objectif n’est évidemment pas de juger la valeur des recherches menées par les scientifiques albanais. L’étude de la production scientifique sur la religion dans l’Albanie communiste doit conduire à dessiner les contours du système de pensée globalisant qu’est l’instauration d’un athéisme d’Etat.

Etudier la religion pour mieux la combattre

Alors qu’en janvier 1967, le PPSH a déclenché le processus d’éradication de la religion – qui aboutit à son interdiction totale et à la fermeture de 2169 lieux de culte en novembre de la même année, Enver Hoxha pousse le Comité Central à renforcer idéologiquement le Parti et l’éducation socialiste des masses. Dans un discours prononcé le 21 avril 1967 devant le Secrétariat du Comité Central du PPSH, il indique lui-même les directives à suivre et la manière d’appréhender la question des croyances. Le dirigeant albanais y confronte une lecture rapide de la théorie marxiste à la pratique concrète :

> « Nous parlons de lutte contre nos coutumes rétrogrades et de leur anéantissement, mais pour ce faire nous devons découvrir leur source, démasquer leur origine philosophique, idéaliste, religieuse, car pour ce qui est de l’origine économique nous l’avons déjà changée. » [Hoxha, 1969 : 159]

Théoriquement, l’existence d’une économie socialiste devrait mettre fin à la religion. Or, l’Albanie est entrée dans la phase socialiste par la réalisation du IIIe plan quinquennal achevé avec beaucoup de difficultés en 1966, mais la religion est toujours là. Enver Hoxha charge alors les chercheurs de mieux étudier la religion :

> « Notre défaut dans cette question est que, même quand nous étudions l’histoire ancienne de notre peuple, nous nous attardons surtout sur le développement historique et nous ne voyons les faits et évènements de guerre que d’un œil romantique, laissant dans l’ombre, sous le prétexte de l’absence de documentation, les facteurs économiques et sociaux de l’évolution de la société aux diverses époques.
>
> Nous prétendons ne pas posséder des données documentées pour l’étude de ces aspects fondamentaux de l’évolution de la société, mais à notre époque, en socialisme, pourquoi n’avons-nous jamais étudié et continuons-nous à ne pas étudier d’une manière scientifique pour voir combien profonde est l’influence […] de la religion sur notre peuple ?
>
> Si on ne découvre pas les véritables racines sociales des mauvaises coutumes, il est impossible de les combattre. » [Hoxha, 1969 : 160-161]

Aussi, les « spécialistes […] doivent planifier et organiser mieux encore leur travail » [Hoxha, 1969 : 163] et les cadres du Parti renforcer leur travail idéologique.

Ce discours montre l’attente de sa direction envers les chercheurs en sciences

sociales. Ceux-ci ont un rôle à jouer au service de l’athéisation du pays, celui de donner les clés concrètes d’un discours contre la religion mais aussi les clés permettant de comprendre la pénétration des croyances, de connaître plus précisément les manifestations de piété, les expliquer et donc de permettre leur répression. C’est ainsi que les ethnologues et folkloristes vont recevoir des instructions assez claires à ce sujet.

En 1973, l’Institut d’Etudes Marxistes-Léninistes, qui est l’antenne scientifique du Parti du Travail, publie un livre sous l’impulsion de Hulusi Hako intitulé « Matériaux sur le mouvement révolutionnaire contre la religion ». L’ouvrage dresse le bilan de l’action athéiste de l’Etat-Parti et donne des instructions pour poursuivre cette politique. Des analyses sont faites pour plusieurs districts. Nikollë Gjoni, qui travaille sur la région de la Mirdita, ne peut que constater : certes, les églises et les mosquées ont été fermées et les clergés interdits, mais « les familles gardent encore aujourd’hui une base matérielle de leurs croyances sous forme de livres et de revues religieuses, d’icônes, de croix » [Gjoni, 1973 : 90]. D’autres chercheurs font les mêmes remarques. Le constat est honnête : la religion est interdite, mais l’athéisation du peuple est seulement en cours. L’un de ces chercheurs, Shefqet Hoxha, dresse alors la liste des pratiques à surveiller particulièrement comme la toponymie faisant allusion à la religion, l’anthroponymie pour vérifier que les prénoms confessionnels sont bien abandonnés, la persistance ou la disparition des calendriers populaires, des fêtes de saints, des serments, des rites liés aux étapes de la vie, des pratiques magiques, de l’utilisation de la médecine populaire, du respect de l’ancien coutumier, des tabous, et même des jurons [Hoxha, 1973].

Plusieurs de ces points, comme les prénoms par exemple, seront traités dans des articles dans les années qui suivent, publiant en annexe des statistiques et graphiques sur l’évolution anthroponymique.

Dès les années précédant l’interdiction de la religion, les sciences sociales en Albanie se sont mis au service de la politique d’athéisation du pays. On vient de voir comment les ethnologues et folkloristes pouvaient être engagés à surveiller l’avancée de cette athéisation. Historiens et ethnologues sont aussi appelés à justifier la politique d’éradication de la religion, construisant une justification qui montre que la fin de la

religion en Albanie est dans la logique de l’histoire du peuple albanais. Cette justification va se faire sur deux axes, deux axes que l’on retrouve dans presque toutes les conclusions des scientifiques albanais : la trahison des clergés et l’indifférence des Albanais envers la religion.

La trahison des clergés

En 1979, dans son livre de souvenirs *Avec Staline*, Enver Hoxha écrivait :

> « Y a-t-il eu en Albanie des prêtres catholiques qui ont trahi le peuple ? », me demanda le camarade Staline
>
> « Oui, lui dis-je. Les chefs de l’église catholique s’unirent même dès le début aux occupants étrangers nazis-fascistes, ils se mirent corps et âme à leur service, firent l’impossible pour saper notre Lutte de libération nationale et perpétuer la domination étrangère ». [Hoxha, 1984 : 286]

Dans ce dialogue, sans doute en grande partie inventé, se trouve résumer le lexique de base des études historiques sur les clergés en Albanie : la trahison et le lien avec les puissances étrangères, le tout mis dans le contexte de la Seconde Guerre Mondiale qui est l’expérience collective sur laquelle le régime entend construire la nouvelle identité albanaise. Cette « trahison » du clergé, et particulièrement du clergé catholique, est l’objet de nombreuses études dont les titres parlent d’eux-mêmes : « L’œuvre antinationale du clergé catholique albanais », publié en 1969 par Rakip Beqaj qui publiera une suite en 1973 ; « Le rôle réactionnaire des clergés dans le domaine de l’enseignement » publié par Iliaz Gogaj en 1972 ou encore « L’idéologie réactionnaire du clergé dans les années 30 » par Viron Koka en 1969. Les trois ouvrages cités ici en exemple ont pour point commun d’insister sur le XXe siècle, c’est-à-dire une histoire récente et mouvementée qui a conduit l’Albanie à l’indépendance, puis à la guerre, puis à la République, puis à la Monarchie de Zog Ier, avant l’occupation italienne-fasciste puis allemande-nazie. A chaque fois, le rôle des clergés est montré du doigt. Avant l’indépendance, on les accuse d’avoir ralenti l’unification nationale. L’exemple du choix de l’alphabet jusqu’au congrès de Monastir en 1908 est révélateur de ce qu’on leur reproche. Jusqu’à ce congrès trois camps se seraient opposés : les partisans de l’alphabet

latin, catholiques, de l’alphabet grec, orthodoxes et ceux pour l’alphabet turc, musulmans [Haskaj, 1969]. Cette situation sert un discours anticlérical faisant du clergé des « hommes au service des puissances étrangères » : le clergé catholique serait au service du Vatican et des Italiens, le clergé orthodoxe entraînerait le pays vers une hellénisation tandis que le clergé musulman serait aux ordres des Turcs. Dans une lecture marxiste plus classique, les clergés sont également montrés du doigt comme étant au service de la Bourgeoisie et comme exploitant eux-mêmes le peuple [Bozhuri, 1978], accusation qui justifie la politique de saisie des biens fonciers des communautés.

Cependant, un problème se pose : si le régime se présente comme révolutionnaire et entend rompre avec les anciennes idéologies, il ne se place pas dans un processus de rupture avec l’histoire albanaise. Bien au contraire, il cherche à s’appuyer sur le passé du peuple albanais afin de renforcer le sentiment national. On assiste alors à un autre travail d’écriture de l’histoire qui consiste à justifier l’honneur rendu aux héros nationaux alors que la plupart ont eu un rôle dans l’histoire religieuse du pays. Le plus grand héros national, Scanderbeg, noble du XVe siècle, serviteur de l’Empire Ottoman puis rebelle et reconverti au christianisme, était appelé par toute l’Europe « athlète du Christ ». Il a fallu alors aux historiens albanais montrer que sa reconversion était une rébellion contre « l’occupant turc » et que, dans sa recherche d’alliance avec Rome, il avait été lâchement abandonné, et donc le peuple albanais déjà trahi par l’Eglise catholique [Naçi, 1968]. Un autre héros, Fan Noli, célébré par le régime bien que mort en exil en 1965, artisan de la révolution de 1924 – qualifiée de bourgeoise par l’historiographie communiste - et homme de lettres qui a marqué l’histoire de la littérature albanaise, était un évêque orthodoxe. Dès lors, comment justifier qu’un prêtre ait pu être un « vrai patriote » ? La réponse nous est donné par Aleks Buda en 1965 :

> « En 1908, il se fait consacrer prêtre, pour pouvoir mieux exercer sa mission comme activiste du mouvement national parmi la population orthodoxe albanaise, qui se trouvait alors sous la pression directe des visées de dénationalisation du Patriarcat de Constantinople et de quelques milieux chauvins de la Grèce » [Buda, 1965 : 4].

Il est suivi en 1982 par Stefanaq Pollo qui ajoute :

> « Il lutta, pour la création d’une église nationale avec un service ecclésiastique en langue albanaise, d’une église qui plus qu’un objet de culte serait un foyer de l’éducation avec les

> sentiments nationaux et de l’union des albanais, chrétiens et musulmans » [Pollo, 1982 : 24].

La même année Alfred Uçi fait une analyse de l’œuvre littéraire de Fan Noli en cherchant à montrer le réalisme de son œuvre :

> « Le réalisme naît dans la poésie de Noli du fait qu’il défait les figures mythologiques de leur contenu concret religieux, les détache de leur contexte général mystique de la mythologie chrétienne et y met les idées progressistes du temps, il y met un concentré social et historique qui puise sa source directement à la réalité albanaise des années 20-30 de notre siècle » [Uçi, 1982a : 96].

En fait, c’est à une relecture totale du rôle des clergés que vont travailler les chercheurs albanais. Quand ce n’est pas la trahison qui est dénoncée, on dénie la nature religieuse de leurs œuvres : en histoire de l’art, les auteurs d’icônes deviennent des précurseurs du réalisme [Dhano, 1984] ; en histoire de la littérature, les écrits religieux, catholiques, en langue albanaise des XVIIe et XVIIIe siècles comme le catéchisme de Gjergj Kazazi sont vus comme des marques de résistance à la domination ottomane [Bihiku, 1967 : 3]. Dans tous les cas, on n’oublie jamais de mentionner que les clergés catholique, orthodoxe et musulman sont en relations étroites avec l’extérieur, voire d’origine étrangère. Dès lors, lutter contre la religion n’est pas seulement une œuvre révolutionnaire. Il s’agit de purifier la culture du peuple albanais des éléments étrangers qu’on a voulu y greffer sans jamais vraiment y réussir. Car les études des historiens et des ethnologues vont également s’attacher à montrer que le peuple albanais est un peuple d’incroyants.

Les Albanais, un peuple d’incroyants ou de païens ?

Avant l’indépendance, Pashko Vasa, un nationaliste, écrivait : « Ne voyez ni églises ni mosquées, la religion des Albanais est l’Albanité », demandant l’union entre les différentes communautés dans le cadre du réveil national. Un demi siècle plus tard, le Parti du Travail reprendra cette phrase en slogan, l’interprétant cette fois-ci, non comme un appel mais comme une constatation : les Albanais sont religieusement indifférents, seule compte pour eux la liberté de leur patrie.

C’est à un travail complexe, parfois ambigu par rapport à la ligne idéologique,

que s’attaquent les chercheurs albanais : montrer le caractère irreligieux du peuple albanais. Ce travail fait l’objet de plusieurs publications sous forme d’articles avant un ouvrage de synthèse rédigé par Elira Çela en 1990 et publié en 1991, c’est-à-dire à la toute fin du régime. Et c’est cette réflexion que j’essaie de résumer ici.

Les historiens et archéologues albanais se sont attachés pendant tout le régime à montrer l’ancienneté de la présence albanaise dans les Balkans, en en faisant les descendants directs et incontestés des Illyriens, peuple antique de l’Adriatique. Toute référence à l’évolution du peuple albanais commence par les temps illyriens et c’est naturellement que les études sur la religion commencent par cette époque. Je trace ici un schéma de l’histoire religieuse albanaise tel qu’il ressort des différentes études.
Les Illyriens étaient polythéistes et croyaient en de nombreuses divinités ainsi qu’aux forces de la nature comme le soleil, l’eau ou le feu. Les Illyriens ont longtemps résisté aux occupants romains et ont fini par céder. Aussi quand l’Empire romain est devenu chrétien, les Illyriens sont devenus chrétiens. On touche là un point très intéressant qui fait de la religion chrétienne une religion de l’occupant quant les catholiques albanais mettent en avant le fait que l’Illyrie a été une terre de mission de saint Paul et apparaît dans le Nouveau Testament [Wilmart, 2004 : 104-106], ce que les historiens de l’époque communiste taisent complètement. Les Illyriens-Albanais sont donc obligés d’adopter la foi chrétienne. De la même façon, le peuple albanais subit le schisme entre orthodoxes et catholiques qui coupe le pays en deux, le sud passant sous influence byzantine. Puis vient le XVe siècle et le début de l’occupation ottomane qui conduit à la progressive conversion du peuple albanais à l’Islam, là encore de force pour se soustraire à l’impôt touchant les chrétiens. Cependant, derrière cette islamisation, les chercheurs albanais mettent en lumière l’existence d’un crypto-christianisme, c’est-à-dire la poursuite clandestine de rites chrétiens. Ce crypto-christianisme aurait alors eu deux conséquences majeures : d’une part la réalisation superficielle du processus d’islamisation et d’autre part l’élimination progressive de la religion chrétienne organisée, les deux contribuant fortement à l’affaiblissement de la conscience religieuse des Albanais. Ainsi s’installerait le terrain propice à la naissance d’une pensée athée à la fin du XVIIIe siècle avec Hasan Zyko Kamberi et pendant le XIXe siècle avec Andon Zako-Çajupi, Pashko Vasa, Jani Vreto, Sami et Naim Frasheri, Petro Nini Luarasi et Mihal Grameno. Or cette pensée athée n’est en fait que de l’anticléricalisme et des appels à l’unité nationale par delà les communautés.
En parallèle à cette recherche, les folkloristes et les ethnologues vont construire un discours qui va compléter la démonstration des historiens. Pendant tout le régime, des expéditions ethnographiques sont organisées, avec des budgets pratiquement sans limite. Il s’agit d’aller collecter l’ensemble du folklore et des traditions, région par région. Toutes les croyances, tous les gestes rituels sont relevés. Et les chercheurs mettent en évidence la conservation de coutumes païennes comme des rites liés au soleil ou à l’eau, coutumes qu’ils identifient avec celles des Illyriens. Dès lors pour eux la preuve est faite : malgré les politiques de conversions orchestrées par les différents clergés, les religions chrétiennes et musulmanes n’ont pénétré que faiblement dans la culture albanaise. Au contraire, depuis toujours le peuple albanais s’est obstiné à conserver ses anciennes

croyances face aux occupants. C’est cette obstination qui a permis de sauvegarder l’existence de l’ethnie nationale.

On le voit, les recherches ont permis de légitimer l’interdiction de la religion. Non seulement celle-ci est d’origine étrangère mais elle aurait en réalité eu peu d’influence sur la culture nationale. Dès lors, la conserver serait nier la résistance du peuple albanais face aux occupants. Toutefois, le travail des ethnologues est à double tranchant. Certes, ils ont montré que les Albanais ne sont pas attachés aux religions chrétiennes et musulmanes mais ils ont mis en avant des survivances païennes qui, si elles répondent bien à l’idéologie nationaliste, s’accordent mal avec une politique athéiste.

Lors de la *Conférence nationale des études ethnographiques* de juin 1976, deux lignes vont donc apparaître. D’une part, Mark Tirta, une des figures marquantes de l’ethnologie albanaise, affirme que les religions « ont influé sur la culture populaire de temps à autres » ainsi que « sur le mode de vie, sur l’organisation sociale, sur la psychique et sur l’art populaire » [Tirta, 1977 : 337]. De plus, il y aurait bien une « fusion entre les coutumes et les rites des religions préchrétiennes avec celles chrétiennes et islamiques ». et l’existence d’un « syncrétisme religieux » est incontestable [Tirta, 1977 : 339]. Cette vision de la religion en Albanie proposée par Mark Tirta est en contradiction avec celle présentée lors de la même conférence par Hulusi Hako, professeur de philosophie à l’Université de Tirana et principal acteur de la propagande athéiste. Pour lui, le peuple albanais a toujours été anticlérical et a même des tendances athées « naturelles » [Hako, 1977].

Dans un premier temps, c’est cette position qui l’emporte sur l’autre. A la fin de l’année 1976, l’ethnologue Mark Tirta propose à l’édition un ouvrage intitulé « La mythologie chez les Albanais ». Non seulement celui-ci est refusé, mais l’auteur est menacé de relégation dans les montagnes du Nord. Seule l’intervention d’Aleks Buda, président de l’Académie des Sciences, lui évite la disgrâce. Cependant, on lui conseille fortement d’abandonner ses études sur la religion pour la démographie. Son livre ne sortira qu’en 2004 [Tirta, 2004 : 9].

Toutefois, en 1982, Alfred Uçi, directeur de l’Institut de Culture Populaire et professeur de philosophie et esthétique à l’Université de Tirana, relance le débat en publiant son livre « Mythologie, Folklore, Littérature » dans lequel il nie l’origine religieuse de la mythologie en se basant sur une histoire évolutionniste de l’homme [Uçi,

1982b : 41-60]. Pour lui, à l’origine, au moment où il a pris conscience de sa nature humaine, l’homme n’était pas religieux. La religion est venue bien plus tard. Les premiers savoirs de l’homme sont expérimentaux, basés sur l’observation, et c’est la synthèse de ces observations qui constitue l’essence des premières mythologies. Reprenant les discours des anthropologues soviétiques, il réaffirme l’existence d’un communisme primitif. Ainsi, il tire un trait d’union entre la nature originelle de l’homme et sa nature idéale qu’il faut maintenant atteindre (communisme et athéisme). Entre ces deux natures, les rapports de domination et le capitalisme se sont développés, et avec eux les religions. Ces religions étaient au départ tolérantes, puisque les païens ne niaient pas l’existence des dieux des autres, il n’y avait pas alors tentative de domination par la religion. Ce sont en fait les religions monothéistes qui ont servi « d’armes pour l’asservissement du peuple ». Et il poursuit, affirmant que le Moyen Age a été une lutte entre les religions monothéistes qui servaient les intérêts des Etats dominateurs et le paganisme du peuple. Ainsi le paganisme est une religion ethnique, le monothéisme une religion étrangère. Et, écrit-il « dans notre pays, non seulement pendant le Moyen Age, mais encore au XXe siècle, parallèlement aux religions monothéistes, continuent d’exister les restes d’un polythéisme païen » [Uçi, 1982b : 57].

En fait, cette publication annonce une rectification de la ligne idéologique opérée par Enver Hoxha en mai 1983. Lors d’un discours répondant au rapport d’activité de l’Académie des Sciences présenté par Aleks Buda, il déclare :

> « Nous ne pouvons pas passer non plus sous silence la question religieuse. Il faut aussi traiter ce sujet, car on ne peut pas dire que notre peuple n’a jamais été croyant. Se borner à effleurer cette question, affirmer que notre peuple n’a pas été religieux, qu’il a été athée, n’est pas une attitude scientifique. Nous devons étudier cette question de façon à montrer que nos paysans ont, certes, été croyants, mais ils ont aussi été trompés et qu’ils ont, depuis, connu une évolution à cet égard. » [Hoxha, 1987 : 748]

Ce discours opère une brèche dans une ligne idéologique extrêmement radicale. On peut désormais analyser plus ouvertement (et plus précisément) la religion mais sans pour autant sortir de sa dénonciation.

En 1991, quand Elira Çela publie un livre intitulé « La tradition irreligieuse du peuple albanais », elle reprend les théories précédentes, notamment la persistance des rites païens et le rôle superficiel de la religion dans l’histoire culturelle du peuple albanais. Les conséquences de ce caractère superficiel peuvent se résumer rapidement : la conservation des coutumes païennes a favorisé la conservation de l’ethnie nationale qui n’a pu être divisée par les religions imposés par les ennemis et envahisseurs étrangers ; la faible conscience religieuse a alors favorisé les mariages mixtes et a entraîné la quasi absence de querelles religieuses et de fanatisme.

Les sciences humaines en Albanie ont joué un rôle essentiel dans la justification de la politique d’athéisation du pays par le Parti du Travail. Non seulement, elles ont relayées l’idéologie en place (mais comment faire autrement ?) et justifier la lutte contre la religion en construisant un référentiel historique et ethnique dans lequel le fait religieux n’a qu’un rôle négatif (et voire aucun pour les plus zélés), mais elles ont également participé à sa surveillance en mesurant l’efficacité des mesures prises à l’aide des techniques d’enquête de terrain de l’ethnographie. Mais comme le faisait remarquer en 1953 le polonais Czeslaw Milosz :

> « L’expérience a appris à l’intellectuel de l’Est l’art de mesurer minutieusement ses actes. Il a vu trop de gens tomber dans le précipice pour un seul faux pas, à cause d’un article écrit trop impulsivement, d’une parole en l’air. Si l’Empire s’écroule, on pourra chercher dans le chaos de nouveaux moyens de survivre et d’agir ; jusque là, pense-t-il, il faut travailler avec zèle pour la victoire de l’Empire » [Milosz, 1988 : 81]

Cependant, dans le même temps, les grandes enquêtes ethnographiques ont permis de sauver nombre d’objets de culte (comme les icônes) prélevés sur le terrain alors que les édifices religieux étaient détruits. Elles ont aussi permis de recueillir des données culturelles vouées à disparaître sous la pression idéologique du Parti désireux de façonner un homme nouveau. Paradoxalement, alors que le Parti entendait se servir des sciences humaines dans sa lutte contre la religion, ces dernières ont quelque part contribué aussi à en garder une mémoire.

Des tendances naturelles à l’athéisme du peuple albanais, on est passé progressivement à ne mettre qu’en avant sa tradition de tolérance interconfessionnelle. C’est le discours qui domine actuellement les sciences sociales albanaises, un discours formulé bien souvent par les mêmes acteurs qu’autrefois et repris de la même façon par les responsables du nouveau régime démocratique, dans le but encore une fois d’effacer les frontières entre les différentes communautés religieuses du pays.

Références

Rakip BEQAJ, 1969, *Veprimtarija antikombëtare e klerit shqiptar. Pjesa e parë*, Tirana, Naim Frasheri.

Rakip BEQAJ, 1973, *Veprimtaria armiqësore e klerit katolik, 1945-1971*, Tirana, Libri

Politik.

Koço BIHIKU, 1967, « Rrymat ideore e artistike dhe gjinitë e letersisë shqipe që nga fundi i shek. XVIII e gjer në ditet tona », *Studime filologjike*, XXI, 1, p. 3-11.

Koço BOZHURI, 1978, “Të dhëna mbi veprimtarinë shfrytëzuese të kishës ortodokse në Shqipëri nga fundi i shek. XVIII deri në fund të shek. XIX”, *Studime historike*, XV, 3, p. 207-228.

Aleks BUDA, 1965, “Fan Noli (1882-1965)”, *Studime historike*, XIX, 2, p. 3-7.

Elira ÇELA, 1991, *Tradita afetare të popullit shqiptar*, Tirana, 8 Nëntori.

Dhorka DHANO, 1984, « Vepra dhe tipare të pikturës në Shqipëri në shek. V-XV », *Studime historike*, XXXVIII, 1, p. 141-160.

Alain DUCELLIER, 1967, “Les etudes historiques en République populaire d’Albanie”, *Revue historique*, CCXXXVII, p. 125-144.

Nikollë GJONI, 1973, « Feja dhe familja. Lufta kundër paraglykimeve fetare në familjen mirditore », in *Materiale mbi levizjen revolucionare kundër fesë*, Tirana, Libri Politik, p. 81-91.

Iliaz GOGAJ, 1972, *Mbi qendrim reaksionar të klerit në fushën e arësimit*, Tirane, Instituti i Studimeve Pedagogjike.

Hulusi HAKO, 1977, « La disparition des édifices de culte et du clergé en Albanie, une importante victoire de la révolution idéologique et populaire », in *La conférence nationale des études ethnographiques, 28-30 juin 1976*, Tirana, Académie des Sciences de la RPS d’Albanie, p. 349-356.

Zihni HASKAJ, 1969, “Roli reaksionar i klerit ndaj problemeve të alfabetit (1879-1912)”, *Studime historike*, 23, 1, p. 83-90.

Enver HOXHA, 1969, *Discours 1967-1968*, Tirana, Naim Frashëri.

Enver HOXHA, 1984, *Mémoires*, Paris, Nagel.

Enver HOXHA, 1987 *Œuvres choisies*, t. VI, *juillet 1980-décembre 1984*, Tirana, 8 Nëntori.

Shefqet HOXHA, 1973, « Gërshtima e shtresëzime gjurmash të ish besimeve të ndryshme në ndërgjegjen e malësorëve kukusianë », in *Materiale mbi levizjen revolucionare kundër fesë*, Tirana, Libri Politik, p. 57-64.

Hysni KAPO, 1973, « Përshëndetja e Komitetit Qëndror të Partisë dhe e Këshillit të Ministrave në mbledhjen e parë të Asamblesë së Akademisë së Shkencave të RPSH », *Studime historike*, XXVII, p. 7-10.

Viron KOKA, 1969, *Ideologjia reaksionare e klerit në vitet 30 të shek. XX*, Tirana, Naim Frashëri.

Czeslaw MILOSZ, 1988, *La pensée captive. Essai sur les logocraties populaires*, Paris, Folio.

Stavri NAÇI, 1968, “Mbi disa shtrembërime në lidhje me marrëdhënjet e Papatit me Skënderbeun gjatës luftës shqiptaro-osmane”, *Studime historike*, 1968-1, p. 161-174.

Stefanaq POLLO, 1982, « Fan S. Noli – figurë e shquar e patriotizmit dhe e demokracisë e re shqiptare », *Studime historike*, XXXVI, 1, p. 21-46.

Mark TIRTA, 1977, « La question religieuse dans la culture populaire », in *La conférence nationale des études ethnographiques, 28-30 juin 1976*, Tirana, Académie des Sciences de la RPS d’Albanie-Institut d’histoire, secteur d’Ethnographie, p. 337-348

Mark TIRTA, 2004, *Mitologjia ndër Shqiptarë*, Tirana, Akademia e Shkencave e Shqipërisë.

Alfred UÇI, 1982a, « Symbolique et réalisme dans la poésie de Noli », *Studia Albanica*, XIX, 1, p. 95-102.

Alfred UÇI, 1982b, *Mitologjia, Folklori, Letërsia*, Tirana, Naim Frasheri.

Mickaël WILMART, 2004, « Entre tolérance et concurrence. La communauté catholique et son identité dans l’Albanie post-communiste », *Balkanologie*, VIII, 2, p. 89-110.